

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON
44, Rue de la République, 44
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS
1, Rue de Jussieu, 1
et chez tous
les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues
A l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS
Six mois Un an
France. 5 fr. 10 fr.
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués
à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



L'Ancien Guignol qui ne recule devant aucun sacrifice (voir la suite aux annonces de ses confrères) s'est attaché, comme correspondant spécial, en Russie, M. Jules Alleix, qui lui adresse des

DÉPÊCHES PAR ESCARGOTS SYMPATHIQUES

Téhéran.
On parle de la prise d'Hérat par le Schah.

Frontière russe.
Une rencontre entre des troupes afghanes et russes a eu lieu ce matin, à cinq heures. Le soleil était encore couché. On l'a prié de se lever : il l'a fait d'assez mauvaise grâce. Le combat a eu lieu à l'arme blanche. Les Russes ont fait des ouvertures aux Afghans.

Saint-Petersbourg.
On signale plusieurs engagements en Russie. Notamment celui de M. Saint-Germain au théâtre Michel.

Moscou.
La frontière afghane, dont on parle tant, est une frontière toute neuve qui n'a pas encore servi. Elle a été un peu endommagée pendant la dernière attaque, mais les ouvriers sont occupés à la réparer. A l'heure où je vous envoie cette dépêche, on est occupé à la repeindre. On attendra, pour reprendre les hostilités, que la peinture soit sèche.



LE DOIGT DE DIEU

M. Perraudin est mort. Ça peut arriver à tout le monde. Ça arrivera ces jours-ci à l'archevêque. Mourir est une fin comme une autre, nos cléricaux ne sont pas de cet avis : M. Perraudin est mort parce qu'il a expulsé les capucins. C'est Dieu qui a frappé le commissaire spécial près la préfecture. Là-dessus nul doute n'est possible. Le Salut Public dénonce Dieu en termes formels :

« Cet événement lyonnais nous rappelle que, dans le département de l'Ain, trois hommes qui avaient procédé, eux aussi, à l'expulsion des trappistes des Dombes et parmi lesquels étaient le préfet et le conseiller général du canton de Villars, sont morts tous les trois la même année et subitement. »

C'est une vendetta céleste : le Ciel s'est vengé. Il a gratifié M. Perraudin du cancer des fumeurs. Car Dieu, infiniment bon, infiniment aimable, a envoyé à M. Perraudin le bobo que le *Nouvelliste*, à l'imagination si féconde, dépeint ainsi :

« Un cancer affreux le rongait depuis de longs jours. Altéré, affamé, il ne pouvait ni boire, ni manger : c'était le supplice de Tantale. »

« Et Dieu a voulu, dans sa rigueur, qu'il mourut impénitent. »

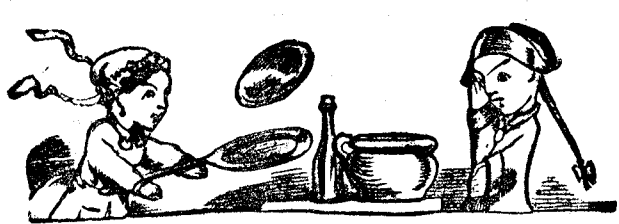
Dieu, à court de supplice, est obligé d'avoir recours aux supplices païens, au supplice de Tantale. Il a dû demander à Jupiter la permission de faire subir, à M. Perraudin, le tourment infligé jadis au roi de Lydie. Ce qui prouve que Torquemada n'est pas au paradis, autrement il aurait soufflé à l'Eternel : « J'ai mieux que ça ! »

La Souveraineté du peuple dit : voilà comment « finissent les exécuteurs des décrets. »

O vous, qui avez coopéré à cette œuvre infâme, vous êtes avertis, Dieu se vengera : un jour ou l'autre vous mourez. Avouez que vous ne vous y attendiez pas !

Ils finissent dans leurs draps en perdant la vie : c'est épouvantable.

GNAFRON.



MATEFINS DU JOUR

Une pétition se signe, en ce moment, dans les quartiers Saint-Irénée et Saint-Just, pour obtenir la suppression du passage des troupeaux de bœufs qui se rendent de l'abattoir de Vaise à celui de Perrache.

Ils feront le tour par la Suisse ou se rendront à Perrache en ballon.

Un jeune homme s'est suicidé ; il a dit en mourant : *Je l'aimais trop ! je l'aimais trop !*

« On suppose, dit l'*Express*, que nous sommes en présence d'un chagrin d'amour. »
On suppose est adorable de prudence !

On a surpris, cours Vitton, 26, un ancien agent de police crochétant des serrures.

Je me suis toujours imaginé que si les criminels faisaient défaut, les tribunaux devenaient inutiles, les magistrats, réduits à la dernière misère, détousseraient les passants.

Quand une colombe avait fauté elle disait à son papa : « J'ai glissé sur le pont de la Guillotière ! »
Le pont n'est plus glissant, vierges apprenez-le : on

vient de le cimenter, les journaux le disent, ils doivent en savoir quelque chose : ils sont cimenteurs.

Les amoureux qui veulent s'embrasser à l'aise prennent la ficelle de Saint-Just. Un discret lampion protège leurs ébats.

Ce quartier de Saint-Just ne sera jamais complètement éclairé.

Les abonnés de la Compagnie des eaux reçoivent, dans leurs robinets, des goujons qu'ils n'ont plus que la peine de frirer ; mais ces goujons, pratiquant la politique d'obstruction, sont fort désagréables.

La Compagnie aurait pu s'excuser cette corvée : avec avril le temps des poissons est passé. Cette

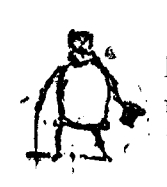
CLAQUE-POSSE.

SAISISSEMENT



Le tabernacle est tombé sur le bon Dieu — le toit est tombé sur Guignol. Guignol est tellement saisi qu'il a perdu la parole, ce qui l'empêche d'écrire. Il sera peut-être remis la semaine qui vient.

ARRÊTEZ-LES!...



Les écrivains chargés de la chronique locale lyonnaise sont de charmants camarades, ils ont malheureusement trop d'invention. Quand ils s'attablent à la rédaction d'un fait-divers, ils ne s'arrêtent plus, et la moindre information devient, sous leur plume, un roman à la Gaboriau.

Un crime nouveau les met sur les dents. Autrefois, ils se contentaient de décrire la maison du crime, les habitudes des voisins, la beauté du paysage ; ils font mieux, ils annoncent, à présent, l'arrestation d'un assassin dont la police n'a pas la trace, publient des dialogues avec la victime après son trépas et suivent des pistes que M^e Cuaz ne soupçonne point.

L'*Express*, le *Petit-Lyonnais*, le *Lyon*, le *Progrès*, ont donné sur l'assassin de Marie Rigottier des détails très précis et tous puisés aux meilleures sources. Si ce sont là les meilleures sources, jugez des mauvaises.

L'individu soupçonné est un nommé Perret, qui se trouverait, en dehors des frontières, bel et bien pincé ; l'extradition ne serait plus que l'affaire de quelques heures. Or, il n'y a pas de Perret arrêté.

La chose n'est pas commode. Mais, le plus difficile à arrêter, ce n'est pas l'assassin de la Croix-Rousse, c'est l'imagination de nos reporters lyonnais.

CADET.

CHRONIQUE DE PARIS

ANDRÉ GILL

Un boulevardier lisait, ces jours-ci, dans un café, des détails sur la folie de Gill. « — Gill, demanda-t-il, Gill n'est donc pas mort? » Disparaitre du boulevard à l'heure de l'absinthe, ne plus signer dans les feuilles publiques, effacer son nom de la chronique au jour le jour, c'est s'enterrer; être absent, c'est être mort.

On prête à Gill un mot amer : se promenant avec Emile Cohl, le dernier ami qui lui fut fidèle, il montra de son doigt décharné de vieillard avant l'âge, un moulin : « Ici, dit-il, on écrase du blé pour faire de la farine... » Et, se tournant vers Paris, il continua, d'une voix sourde : « Là-bas, on écrase des cerveaux pour en faire des fous... ! »

Le chroniqueur Edmond Lepelletier appelle de ses vœux la folie : c'est la délivrance. Ce serait la délivrance si c'était la nuit sans rayon possible, si rien ne surnageait du passé, si une lueur de raison ne montrait pas, de temps en temps, au désespéré toute l'étendue du naufrage. Mais Gill, pendant deux ans, put se replier sur lui-même et mesurer la profondeur de l'abîme où il était tombé.

**

Une première fois, il sortit de l'asile, il brossa cette étude : le *Fou*, qui rappelait Gil-Naza, le Coupeau de l'*Assommoir*, et un médecin dont l'artiste se vengeait. Ce n'était pas un chef-d'œuvre. Cependant ce n'était pas l'œuvre du premier venu. La folie sommeillait encore lorsque la pensée guidait, sur cette toile, la main de l'artiste. On la reçut au Salon. Gill, ce grand enfant, qui avait la naïveté de l'enthousiasme, fut le premier à l'ouverture des portes. On avait relégué son tableau très haut. Il ne dit rien; il sortit, roulant dans sa cervelle des idées confuses et, le lendemain, il fallait lui faire réintégrer le cabanon.

Pendant ce temps, on faisait vendre son atelier. Sorte de vente après décès, sur réquisition du ministère public. La salle de l'hôtel Drouot était trop petite pour contenir les amis du dessinateur, — les amis sans le sou, les bohèmes qu'il avait entraînés à sa remorque; les acheteurs sérieux ne vinrent pas. On vendit tout : depuis les toiles connues jusqu'aux ébauches, depuis les bibelots d'atelier jusqu'aux matelas. Les enchères furent mal poussées, la vente ne produisit presque rien.

eu une éclaircie. Il voulut aller à son atelier, on essaya de l'en dissuader; il y alla quand même : il ne trouva plus que les quatre murs. Rien ne restait — pas même un portrait de l'une des femmes aimées.

« On m'a volé, cria-t-il, qui m'a volé? » On lui montre les papiers timbrés : l'assistance s'était remboursée. Il eut un rire terrible : « Ah! je comprends, dit-il, le voleur, c'est l'Etat! »

Ce fut le dernier coup. Il tomba dans l'anéantissement, dans le gâtisme. On attendait de jour en jour cette seconde mort comme un bienfait. Il est enfin sorti de l'asile.

**

André Gill tint dans la charge une place considérable : elle n'est pas comblée. Il avait de l'esprit, de l'ironie, de la puissance. Courbet disait : « Sous ces caricatures il y a des académies. » Ils ne sont que deux dont on puisse parler ainsi : Daumier et lui. Il n'avait pas le génie de Daumier, mais pour la foule il était plus clair.

Ses coups de crayon on atteint l'Empire en plein cœur : il était devenu le favori des masses, à ce point qu'on mettait dans ses charges plus de malice que lui-même. Il lui suffisait de dessiner un melon pour que le parquet y vît un procureur.

Jusqu'à la fin, il garda cette popularité de bon aloi, qui le plaça au-dessus des maîtres du crayon politique moderne. Auprès de l'œuvre de Gill, que vaut l'œuvre de Cham, tout entière dans les légendes? Puis, jamais Gill ne se fit l'insulteur du peuple.

**

Il n'eut qu'un moment de faiblesse. Il avait sollicité un emploi de la Commune; elle lui confia la garde du Luxembourg. Quand les troupes rentrèrent, que la fièvre de dénonciation s'empara de certains esprits, le *Figaro* dénonça bravement André Gill aux conseils de guerre. Gill redouta la prison, l'exil; il n'eut pas le courage de Dalou, de Tissot, de Courbet. Il écrivit, pour sauver sa peau que la folie guettait, une lettre de repentir. On la lui a reprochée, depuis, bien cruellement.

Gill, en dépit de son œuvre, n'était pas un homme d'action; c'était un gamin taillé en hercule, nerveux, impressionnable, jouisseur. C'est déjà beaucoup que, noble comme Cham, comme Bertall, M. Gosset de Guignes, dit André Gill, soit resté le serviteur enthousiaste du faubourg.

Les seuls tableaux qu'il ait faits sont l'apothéose de l'ouvrier : c'est le *Nouveau-Né*, où l'on voit dans la mansarde un charbon souriant au gosse qui arrive; c'est *Les Lilas* : un père portant sur ses épaules, un dimanche soir, deux mioches chargés d'énormes bouquets : c'est l'*Ivresse*, scène réaliste que lui inspira Zola.

Gill ne prit ses modèles que parmi les travailleurs, et la seule trahison de sa vie causa de préjudice qu'à lui-même. Sa mort est un deuil pour la République et l'art qu'il aimait d'un égal amour, et pour ce Paris qui l'a tué et qui en tuera bien d'autres.

OCTAVE LEBESGUE



LUNDI. — Le *Nouvelliste* annonce que le gouvernement se propose de présenter un décret d'expulsion contre les membres de la famille d'Orléans.

Les princes d'Orléans prennent leurs désirs pour des réalités.

**

MARDI. — M. Cornély vient de publier une page d'histoire. La Chambre est redevenue monarchiste, et M. le comte de Paris est roi de France.

« C'est un beau rêve, ah! laissez-le dormir! » (Air connu).

**

MERCREDI. — On parle d'une rencontre entre MM. Peclet et Pagès.

L'encre a coulé.

**

JEUDI. — Nouvelle feuille.

On nous prie d'annoncer le *Réveil des petits employés*. Ils dormaient donc?

**

VENDREDI. — On nous apprend qu'un Chinois s'est amusé à écrire un poème sur un grain de riz.

Les caractères sont d'une telle finesse qu'on ne peut les distinguer qu'à l'aide d'un microscope très puissant. Les caractères ne sont pas signés sur un grain de riz : nos gouvernants ont la vue si basse!

**

SAMEDI. — La *Gazette nationale* de Berlin annonce le massacre, dans l'Afrique orientale, de l'expédition allemande dirigée par MM. Boehm et Reichardt.

Les Africains ont dit pour leur défense :

— Nous sommes membres de la Ligue des Patriotes.

**

DIMANCHE. — Diogène, le Diogène des *chiffonniers*, a été vu à Lyon; on crut d'abord qu'il cherchait un homme. Renseignements pris, il cherchait sa signature.

MADELON.

Les Enfants Assistés



Le 4 juillet 1793, l'an second de la République française, la Convention nationale décréta que les enfants désignés ci-devant sous le nom d'Enfants trouvés porteraient, à l'avenir, le nom d'*Enfants naturels de la patrie*.

L'appellation a disparu. Par une singulière ironie on donne aux orphelins de la rue le nom : d'enfants assistés. On sait en quoi consiste l'assistance. Dans un article signé Larrey, le *Figaro* commente la brochure officielle concernant les pauvres petits êtres. Il donne des chiffres. Pour nourrir, loger, élever un enfant de la naissance à un an, quarante-deux départements donnent un salaire mensuel de 15 francs et au-dessous; neuf départements donnent de 6 à 12 francs par mois, soit 4 à 8 sous par jour. Quand l'enfant a un an, le salaire est réduit d'un tiers. Pour les enfants de six à treize ans, les tarifs subissent une diminution nouvelle : ainsi soixante-dix départements payent à la nourrice de 3 à 9 francs par mois, de 2 à 6 sous par jour.

Cette somme est l'unique ressource d'une nourrice à gages élevant un enfant qui lui est étranger.

Gramont dit : « Ce n'est pas l'Assistance publique, c'est l'administration de l'assassinat public. »

L'Assistance n'ignore point quel sort attend les nou-

veau-nés qu'elle exporte. Dans l'Ain, le berceau fourni est une auge en bois du prix de deux francs, dont toutes les parois sont pleines, en sorte que l'urine de l'enfant y séjourne, y entretient une humidité funeste. En cas de mort le berceau sert de cercueil à l'enfant!

Ces mesures odieuses sont prises par les conseils généraux. Ce sont eux qui établissent les tarifs, votent les réductions, et par mesure de sage économie, décident que l'auge qui sert de berceau peut aussi servir de cercueil.

Dans une monographie sur les enfants assistés, que couronna le conseil général du Rhône, nous lisons : « Ces enfants placés en pension jusqu'à douze ans, chez des cultivateurs ou des artisans, dès l'âge le plus tendre doivent gagner leur existence dans la mesure de leurs forces. Elevés à garder les troupeaux, lorsqu'on ne les fait pas mendier, les pauvres petits êtres restent exposés aux brutalités de leurs maîtres qui se vengent sur eux de l'exiguïté de l'indemnité payée par l'hospice. Aussi, la généralité de ces infortunés qui ne meurent pas, avant douze ans, des privations et des souffrances de toutes sortes qu'ils subissent, deviennent surnois et hébétés, à force d'obéir sans répliquer, l'empêchement mis à ces besoins de gaité, de distraction si naturels à l'enfance, leur donne cette tristesse maladive qui les vieillit avant l'âge et leur fait contracter des défauts qui deviennent plus tard des vices dangereux. »

Le conseil général du Rhône a été de cet avis, il a donné une mention à l'auteur de ces lignes, notre compatriote M. Bischoff, mais il n'a pas augmenté le traitement des nourrices.

Les résultats de cette mesure monstrueuse les veut-on connaître?

Dans son étude si intéressante, M. Bischoff cite l'opinion de divers personnages.

M. Parent-Duchâtel, dans son livre sur la *Prostitution dans Paris*, constate qu'il y a une fille naturelle sur quatre filles inscrites à la police des mœurs. Un quart des prostituées sortent des hospices.

A Paris, sur 347 enfants sortant des hospices qui ont concouru au tirage au sort en 1863, 135 ont été déclarés impropres au service pour cause d'infirmités, ce qui fait une proportion de 35,53 pour cent. Quand les abandonnés ne meurent pas, ils deviennent chétifs. Un préfet de l'Empire écrit : « Je suis convaincu que si l'on recherchait l'origine de tant de vagabonds qui se présentent fréquemment dans les préfectures pour avoir des secours, on se trouverait en face d'enfants trouvés que l'assistance n'assiste plus. »

Mais on y songe : la loi sur les récidivistes est en discussion.

Un spécialiste, M. Remacle, dit dans son livre des *Enfants trouvés* : « Un système qui semble venir en aide au crime est bien près d'être condamné. » En effet, il est condamné depuis longtemps, mais il fonctionne toujours.

Il est trop vrai que la France ne se dépeuple que parce que l'Assistance publique tue les petits des pauvres.

Et il y a des lois pour punir l'infanticide avec la dernière rigueur. Pourtant, la fille-mère, les mains rouges du sang de son crime, aurait le droit de dire : « Société, en tuant mon petit, je t'ai épargné la peine de le tuer toi-même et la souffrance de le voir souffrir. »

Sur les murs de l'avenue Victoria, au lieu de la décevante devise, on devrait graver ces lignes extraites des *Misérables*, que M. Bischoff a pris pour épigraphe : Qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant! »

CHAMPAVERT.

DEUX PORTRAITS DU SIÈCLE

« Ce sont d'anciens amis, journalistes tous deux, devenus adversaires irréconciliables, qui prennent le public pour confident de leurs intéressantes et intéressées relations d'antan. »

« L'un fut secrétaire de M. Wilson quand celui-ci tenait en sous-main le portefeuille des finances. Il siège à l'Hôtel-de-Ville de Paris. L'autre, autrefois modeste employé au ministère de l'intérieur, s'est fait pousser par la coterie qui fut si fatale à Gambetta. Il est député. On ignore ses travaux parlementaires. Ne vous étonnez point de sa nullité à la Chambre : il avait bien d'autres soucis que de légiférer. »

« Il s'est occupé à bien caser ses parents, ses amis, les amis de ses amis, grâce à son allié du ministère des finances. En échange, il offrait ses bons offices à son copain de la rue de Rivoli quand celui-ci réclamait pour les siens quelque sinécure dépendant de la place Beauveau. »

« Ces messieurs se passaient la casse et le séné

sous formes de fonctions publiques largement distribuées sur un mot d'eux. Le premier est allé à l'intransigeance, l'autre est demeuré l'un des fermes piliers de l'opportunisme. Tous deux rient de concert en se rappelant ce bon temps, et comme une chose toute naturelle, ils étalent ces turpitudes sans que le rouge leur monte au front. »

On ne connaît pas le nom du peintre, qui a tracé dans le *Progrès* ces silhouettes assez fidèles. Quant aux modèles vous les connaissez : c'est M. Dreyfus le premier et le second M. Arène.

C'est le cas de dire : sévère mais juste.

CADET.

FEUILLES D'ACANTHE

Sous ce titre, paraît à la librairie Dentu, un volume de poésies signées Arnaud Baron. L'auteur, nourri de l'antiquité, allie, dans ses vers, à la grâce de l'image païenne, la souplesse et le coloris d'un style, rappelant les poètes érotiques de Rome et de la Grèce.

Nous n'hésitons pas au plaisir de publier ce sonnet ; une petite perle :

A MADAME B***

*Lorsque, dans le désert, beau de mélancolie,
Le voyageur s'épuise à suivre l'horizon,
Qui, décevant espoir, sans cesse se replie
N'offrant à ses regards que sables sans gazon ;*

*Enfin, le ciel touché de sa voix qui supplie,
Lui montre une oasis, où la jeune saison
Rit dans l'ombre et les fleurs ; et soudain il oublie
L'excès des maux sans fin qui troublait sa raison !*

*Oh ! mignonne ! pour moi, dont plus d'un vain mirage,
A trop souvent lassé la force et le courage,
Vous êtes l'oasis aux riantes couleurs ;*

*Après le jour brûlant, salut, ô beau nuage !
Salut, mon doux asile après le grand orage !
Vos doux yeux en mon âme ont fait germer des fleurs.*

ARNAUD BARON.

DES PERLES



Il est plus comique que nous. J'ouvre le *Nouvelliste* et j'y pige :

« Oullins. — La nuit dernière, des malfaiteurs ont dévalisé plusieurs caves sans être molestés, et se sont retirés sans être découverts. »

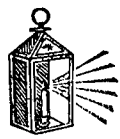
Il eût été difficile de les molester sans les découvrir.

Autre perle du même tonneau :

« Un savant Américain, vient d'extraire de l'oignon une huile essentielle, dont une goutte répandue sur le mouchoir fait pleurer à flots. »

Le *Nouvelliste* ne prend pas le Pirée pour un homme, mais volontiers un mot de la fin pour une information.

GNAFRON.



UN PÈRE

*Le devoir le plus doux, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !*

Je ne sais qui enrubanna ce quatrain sur le mirliton de la famille ; enfants, nous l'avons tous appris, mais du bout des lèvres, les sentiments de nos jeunes cœurs s'exprimant d'une façon plus naïve en prose. Une lettre de Lucie Nicard me remet en mémoire ces quatre vers.

Le père Nicard s'est souvenu qu'il avait une fille, pour la diffamer. Il écrit à la *Lanterne* une lettre odieuse à laquelle la malheureuse amante de Bonnichon fait cette réponse :

Paris, 25 avril 1885.

Monsieur le Directeur,

« J'allais entrer dans une maison de confections, qui voulait bien me donner le travail dont j'ai besoin pour vivre, lorsque, hier, on a refusé de m'y admettre, en me signalant un article de la *Lanterne* qui, me dit-on, donnait des renseignements fâcheux sur mon passé. Quand j'ai lu ce journal, pour savoir quelles étaient les calomnies dirigées contre moi, j'ai été douloureusement surprise de voir que

l'article qui avait eu de si tristes conséquences pour moi était, en réalité, une lettre de mon père, dont l'intervention est d'autant plus inexplicable qu'à l'audience je n'ai rien dit sur lui.

« Le respect qu'une fille doit avoir, quand même, pour son père, ne me permet pas de parler comme j'en aurais le droit. Je constaterai seulement que nous étions trois enfants, et qu'après la mort de ma mère, nous avons dû, tous les trois, quitter la maison paternelle.

« Quant à l'accusation de vol, dirigée contre moi par mon père (la seule à laquelle je veuille répondre), c'est là une calomnie contre laquelle je proteste de toute la force de mon innocence, et je mets au défi mon père de prouver ce qu'il a osé avancer.

« Dans l'espoir, etc.

« Lucie NICARD. »

Par la réponse, on juge de l'accusation. Nous ne sommes pas les avocats de Lucie Nicard ; l'*Ancien Guignol* a été sévère lors de son acquittement. Nous ne savons ce que vaut son passé ; nous ne voulons pas le savoir. Mais nous estimons que la lettre de son père est la pire des lâchetés.

On ne s'occupait point de lui ; ni à l'audience, ni ailleurs où passa la couturière, on ne fit allusion à « l'objet qui lui donna le jour. » Cette obscurité déplut à « l'objet. » Il voulut se voir imprimé tout vif. Il n'était pour tous que le père d'une amante trahie ; il écrivit à un journal, afin qu'on sût qu'il était aussi le père d'une voleuse.

La jeune fille proteste ; publiquement, elle le somme de donner des preuves. Nous allons assister à ce répugnant débat : d'un côté, le père qui accuse ; d'un autre, la fille qui se défend.

Nous souhaitons que la fille Nicard établisse son innocence ; mais, quoi que l'on prouve, nous tenons Nicard père pour un misérable qui, sans raison, se fait le dénonciateur de son enfant, qui étale ses faiblesses, qui crie son déshonneur. Il devait être le dernier à dévoiler le passé de sa fille : il est le premier à la dire indigne, à la montrer du doigt dans la rue, à la désigner aux sarcasmes, aux cruautés de la foule.

Elle allait travailler, la malheureuse, refaire son existence, expier les déceptions de sa jeunesse ; les portes se referment : on a lu la lettre du père. Personne ne veut occuper la réprochée et la voilà pleurant, ne sachant que faire pour vivre, proie facile du premier Bonnichon qui passera.

Pauvre malheureuse, séduite, abandonnée, traînée en Cour d'assises, elle rentre enfin dans l'ombre. Elle va se remettre au travail, être ce qu'elle fut toujours, une brave et honnête fille. Mais elle a quelque part un père qui prend soin de son avenir — pour l'empoisonner.

Il n'oublie pas, ce monsieur, que, inconsciemment, dans les bras d'une femme, tout adonné à la douceur des caresses, il a créé un enfant, et, du droit donné par ce sang, qu'en songeant à toute autre chose il a converti en être humain, il poursuit partout cet enfant de ses calomnies.

Il n'y a pas de lois pour protéger cette jeune fille contre « l'objet qui lui donna le jour. » Il est infâme, mais il est son père ; il la condamne à la débauche, mais c'est au nom de la morale, car il est son père ; elle lutte pour vivre et il la tue, mais la société l'a armé d'une puissance sans contrôle : il est son père.

La lettre de cet homme nous soulève le cœur. Un individu est diffamé, il soufflète son calomniateur, le provoque et le tue s'il le peut. Mais Nicard sait qu'il n'a rien à redouter : il n'outrage et ne calomnie qu'une femme, et cette femme est sa fille.

Georges LETELLIER.



CHRONIQUE JUDICIAIRE

Si l'on en croit les racontars, le contre-maître de l'Arbresle, à propos de l'affaire de Mariette Rigottier, a bien risqué le *cou Perret*.

Le langage imagé de MM. les récidivistes va, non pas s'enrichir d'un mot nouveau ; mais lui donner une application plus étendue, ainsi, jadis on disait : Marchander de jour... pour voler la nuit ; on dira maintenant pour tuer : *Marchandons*.

On prétend — cela, d'après les échos de la prison, —

que, jamais il ne cessa de dire qu'il aimait beaucoup *le bon miel*.

Lors de l'interdiction de la pêche, les gens de police ont fort à faire pour traquer les délinquants, tous pêcheurs endurcis ; mais c'est surtout dans la saison de la chasse qu'ils sont sur les dents, puisque c'est le temps où l'on redoute le plus *les Meutes*.

La maîtresse de l'assassin de M^{me} Ballerich, à tout propos, répète en parlant de son ex-amant : et dire que ce *gas m'a eue*.

DUR-A-CUIRE.

LE THÉÂTRE DES MAJESTÉS



Nous aimons les indiscretions sur la cour ; nous montrons plus d'intérêt à savoir ce que fut l'empereur que l'empire. Un petit livre fait en ce moment son tour de France : c'est l'histoire du théâtre à Compiègne. L'auteur s'appelle Leveau, vaudevilliste de quelque mérite. Il collabora avec M. Labiche, mais dut changer son nom. Le plus spirituel des académiciens lui ayant dit : « Leveau et Labiche ce serait trop de bêtes à la fois » ; Leveau devint Jolly. Ce fut de ce pseudonyme qu'il signa ce petit chef-d'œuvre appelé : *la Grammaire*.

Donc, on ne sait pourquoi Leveau fut l'organisateur des fêtes de Compiègne. Sous l'empire on eût dit, car alors on ne se piquait point de respecter une femme couronnée : Lebeuf, Leveau, l'Impératrice : l'étable est au complet. Leveau a écrit quelques pages sur les pièces jouées, sur le succès qu'elles obtinrent et l'impression qu'elles produisirent.

Ce ne sont que les miettes de l'histoire, mais qui peut se flatter de dresser tous les jours la table du festin ?

Il était d'usage de ne jamais jouer deux fois de suite la même pièce. Exception fut faite en faveur de deux ouvrages seulement, dont le *Bougeoir*, de M. Caraguel, un membre de l'opposition. Cependant, Bonaparte aimait le genre gai : ce taciturne se toquait des pièces bouffes, et si son goût eût prévalu, on n'eût joué que les vaudevilles les plus court-vêtus. Alors, Hortense Schneider incarnait le chant, et Offenbach la musique.

M^{me} de Montijo, très sentimentale, au contraire, aimait les mélodrames. Elle y pleurait volontiers. Elle ne put voir sans une vive émotion l'acte le plus absurde du *Roman d'un jeune homme pauvre*, celui de la tour d'Elven, le grand succès de Gerber, aux Célestins. Elle adorait ces mièvreries, ces fadeurs. C'était une sensitive. Ce don des larmes ne devait pas l'empêcher plus tard d'avoir sa guerre. Du reste, la femme de Napoléon III singea Marie-Antoinette.

Elle se fit un Trianon à Meudon : Pasteur a transformé dernièrement son étable en chenil pour ses chiens enragés. Elle avait de l'Autrichienne les rêveries paysannes et la cruauté sans jugement. Elle échappa à l'échafaud : on n'a pas toujours ce qu'on mérite. C'est tout profit pour la République après tout, les morts politiques vivent si longtemps.

On joue du Sardou, on joue du Scribe, oh ! du Monsieur Scribe surtout, l'Espagnole l'adorait. C'était le favori de la cour. Il est à constater que la cour impériale ne fit pas la loi au goût du public, puisque Scribe était encore en faveur à Compiègne quand la foule commençait à l'abandonner.

Cette salade de pièces, cette *olla podrida* dramatique montre bien que l'esprit ne présidait guère à leur choix et que cette cour du roi Pétaud n'avait pas d'opinion faite. S'amuser, tout était là. « Est-ce amusant ? » demandait l'empereur à son maître des fêtes. On écoutait le spectacle pour passer une heure ou deux ; encore Bonaparte, ennuyé, s'en allait-il avant tout le monde. Puis on voulait donner des marques de sympathie aux vaudevillistes qui remuent l'opinion avec des couplets. L'empereur ne savait guère comment jouer les Mécène. « Que faut-il faire pour les lettres ? » demandait-il à quelqu'un. — Les aimer tout simplement, Sire ! lui répondit-on. Ce n'était pas chose aisée. Ce sens échappait à l'homme de Décembre.

Les classiques étaient mal vus à la cour. Racine faisait bâiller, Molière agaça, Corneille ne parut pas une seule fois. Le premier Bonaparte, au contraire, qui voulait au moins jouer les César avec vérité, se faisait donner des leçons par Talma dans les tragédies du poète. L'Allemand bâtarde, le philosophe aux rêveries humanitaires, n'entendait rien aux vers sonores. Aux strophes de *Cinna*, il préférait un couplet de la *Belle Hélène*.

Les artistes recevaient l'hospitalité fort large. On leur offrait bon souper, bon gîte, et même le reste. Un jour, tandis que dînait la Comédie française, un envoyé d'un

prince vint dans la salle à manger, offrir tout haut... le reste à M^{me} Léonide Leblanc. M. Got se leva, outré. Il estimait, cet artiste consciencieux et droit, que ce mouchoir jeté sans mystère était un outrage pour la Comédie.

Jamais acteur comique ne fit plus rire les dames de la cour que M. Got cette nuit-là.

GNAFRON.

CHRONIQUE DU POULAILLER

GRAND-THÉÂTRE

Avec *Denise*, Alexandre Dumas nous montre, une fois de plus, que les préjugés de notre civilisation à l'égard de la vertu des femmes sont absurdes, et il conclut comme toujours : épousez la jeune fille que vous aimez, alors même qu'elle aurait fait jadis quelque petit accroc à sa robe virginale si, bien entendu, elle a su racheter ensuite, par sa bonne conduite, cette faute de jeunesse.

Jusqu'à quel point Dumas a-t-il raison ? C'est ce que je ne veux pas examiner ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce maître sait bien convaincre son public, alors qu'il le tient sous le charme de ses comédies écrites avec tout l'esprit qu'on lui connaît. Que sa logique tombe ensuite en face d'une réflexion et d'une froide discussion, que lui importe, pourvu que le public accueille bien ses héros et applaudissent à ses conclusions. Et c'est là ce qui arrive toujours chaque fois que Dumas, enfourchant son favori, nous présente quelque nouvelle variante de son éternel thème.

**

André de Bordanne, resté orphelin avec sa jeune sœur Marthe, a confié ses intérêts et sa maison au vieux militaire Brissot et à sa femme ; et leur fille, Denise, est chargée de la jeune Marthe qui arrive du couvent.

André s'éprend peu à peu de la jeune gouvernante, ce dont s'aperçoit bientôt M^{me} de Tauselle, une coquette sur le retour, qui fut la première maîtresse d'André et qui n'a plus qu'une ambition, faire épouser Marthe par son fils Fernand.

Ce dernier est un assez triste personnage dont on ne dit pas grand bien ; élevé avec Denise il avait profité de son intimité pour abuser de la pauvre jeune fille à qui il avait promis de l'épouser. Un enfant était survenu, mais le vieux Brissot avait ignoré l'affaire, car il serait mort de douleur.

André a d'abord refusé la main de sa sœur à Fernand, mais toutefois il consent au mariage si celui-ci lui jure qu'il n'a jamais été l'amant de Denise, ce que Fernand s'empresse de faire.

André demande alors la main de Denise à ses parents, mais la jeune fille apprenant que Fernand va épouser Marthe, raconte tout à André dans une scène déchirante ; le vieux Brissot a tout entendu, il entre, fou de douleur, chasse sa fille et va étrangler Fernand de ses mains, lorsque l'idée qu'il va commettre un assassinat l'arrête. Je donne une heure à M^{me} de Tausette pour venir demander la main de Denise pour son fils, lui dit-il alors, passé ce délai je vous tue

Le mariage va avoir lieu, lorsque Thouvenin, un ami philosophe, expose à André que ses préjugés ridicules vont faire le malheur de tous et celui-ci épouse Denise à qui son père pardonne alors de bon cœur.

**

L'interprétation de la comédie de Dumas, par la troupe de M. Simon, est bien satisfaisante, mais meilleure du côté des femmes. M^{lle} Jeanne Malvau a fait preuve de beaucoup de talent dans le rôle de Denise ; quant à M^{me} Kolb, elle a rendu avec la grâce qu'on lui connaît le personnage de la petite pensionnaire Marthe ; enfin, M^{me} Helmont est fort bien dans le rôle de M^{me} de Tausette.

M. Abel (André) est un artiste très correct qui, dans les moments pathétiques, se montre plein de feu, mais il récite un peu trop. M. Deshayes nous a montré un Brissot un peu trop larmoyant ; c'est M. Sully dans le rôle de Thouvenin, qui a obtenu le meilleur succès, du côté des hommes du moins.

Somme toute, ensemble satisfaisant, et *Denise*, dans ces conditions, pourra faire de belles recettes au Grand-Théâtre.

CÉLESTINS

Aux Célestins, on a repris le *Cœur et la Main* ; l'opérette de Lecocq ne brille pas du côté du libretto ; quant à la musique, c'est bien là le genre de l'opérette ; elle est du reste exécutée par un orchestre hors ligne, sous la direction de M. A. Luigini.

M^{lle} Nixau a obtenu un très vif succès ; cette gracieuse artiste possède une voix des plus agréables et dont elle sait fort bien se servir ; malheureusement il n'en est pas de même de M. Nigri.

Mercier est, comme toujours, tout simplement étourdissant. Citons encore M^{lle} Sivori, M^{me} Billon et M. Luty qui complètent l'interprétation.

THÉÂTRE GUIGNOL

PASSAGE DE L'ARGUE

Tous les soirs, à 8 heures, représentation variée, terminée chaque soir par *Paul et Virginie*, grande parodie en cinq actes.

POLYTE DU PLATEAU.

Le numéro du COURRIER FRANÇAIS

SUR

LA CHARITÉ

VENDU AU PROFIT DES PAUVRES DE PARIS

Ce splendide numéro, composé en caractères elzéviens d'une façon très remarquable, restera comme une œuvre artistique absolument unique en son genre.

Il forme 50 pages sur beau papier, comprenant plus de 40 nouvelles inédites en prose ou en vers et 45 dessins inédits. Dans ce numéro, cousu dans une couverture illustrée tirée à part, se trouvent également encartées 4 grandes doubles pages en couleur tirées en supplément, pouvant chacune être encadrées et faire 4 ravissants tableaux intitulés : *Charité Enfantine*, ADRIEN MARIE ; *le Mauvais Larron*, WILLETTE ; *Prestige de l'Uniforme*, H. PILLE ; *Rayon de Lune*, WILLETTE.

Texte absolument inédit de

MM. Victor Hugo, Lecteur de Lisle, Th. de Banville, François Coppée, Sully Prudhomme, Henri de Bornier, Eugène Manuel, A. Theuriot, Caro, V. Cherbuliez, Jacques Normand, Richepin, Jacques Maëlleine, H. de Lapommeraye, Jules Claretie, Gust. Merlet, Juliette Adam, Roger-Milès, Maurice Peyrot, Emmanuel Duress, Guillaume Livet, J. Roques, Raymond Maygrier, Adolphe Bonnet, Bellot d'Oudour, Olivier Métra, Aurélien Scholl, Maurice Mac-Nab, Paul Bilhaud, Henri Letourneur, Ganier, Louis Narquet, A.-F. de Witte, Manuel Cahen, Georges d'Armel, Jean Aleson, Jean Derville, Aimé Giron, etc.

Dessins de

MM. Gérôme, Victor Hugo, Henner, Léopold Stevens, Cormon, Emile Lévy, Taxile Doat, Willette, Rochegrosse, H. Pille, Fraipont, Adrien Marie, H. Gray, G. Lorin, Uzès, Steinlen, Félix et Frédéric Régamey, Detouche, Rivière, G. Paqueau, Habert, Grolleron, Desportes, Beauvais, Boggs, Bremond, De Sta, Galorte, A. Heulant, Gueldry.

Musique nouvelle de

MM. Olivier Métra, Aug. Holmès, Gounod, Massenet.

Ce numéro spécial, qui devra être conservé dans toutes les familles, peut être mis sans crainte entre toutes les mains.

La couverture, contenant le sommaire, sera d'ailleurs adressée gratis et franco sur demande faite au *Courrier Français*, 14, rue Séguier, à Paris.

Prix de ce numéro : 2 fr. 50, chez tous les marchands de journaux, libraires, kiosques, gares, etc.

Envoi franco poste contre timbres ou mandat adressé à M. J. Roques, directeur du *Courrier Français*, 14, rue Séguier, à Paris.

Le Rédacteur-Gérant : FERRIEUX.

Lyon. — IMPRIMERIE NOUVELLE, rue Ferrandière, 52.

LOTÉRIE DES ARTISTES MUSICIENS

GROS LOT : 100.000^f Second et dernier Tirage Jeudi 30 Juillet prochain

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France
DERNIERS BILLETS : UN FRANC
Adresser sans retard espèces, chèques ou mandats-poste à M. Ernest DÉTÈRE, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 18, Rue Grange-Batelière, PARIS.

L. BOULANGER

EDITEUR

83, rue de Rennes, 83, Paris

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

GÉOGRAPHIE & DES VOYAGES

COMPRENANT :

la description physique, politique, etc., de tous les états, de toutes les contrées de l'Europe ; la description archéologique de toutes les villes, villages, hameaux, renfermant des curiosités, des articles détaillés sur les montagnes, les fleuves, les rivières, etc. ; des études sur les mœurs et usages des peuples, par une société de gens de lettres, de touristes et de savants, sous la direction de

C. Lucien HUARD

PRIME :

Dans la 1^{re} livraison une carte de la Cochinchine et du Tonkin

DICTIONNAIRE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

DE LA

VIE FRANÇAISE

COMPRENANT :

la biographie de tous les Français marquant de l'époque actuelle, l'analyse des œuvres les plus célèbres, la monographie des instituts, académies, l'histoire des principaux théâtres et journaux, etc. ; en général, tout ce qui constitue la vie intellectuelle et sociale de la France. Par une société de gens de lettres et de savants, sous la direction de

Jules LERMINA

PRIME :

La 1^{re} livraison contiendra le portrait de J. Grévy, la 2^{me} celui de V. Hugo, d'après Bonnet.

Couveuses Artificielles

Plus d'eau à réchauffer, plus de lampes, ni thermo-siphons, plus d'extincteurs !!!

DERNIERS PERFECTIONNEMENTS

ROULLIER, & ARNOULT

à GAMBAIL (Saône-et-Loire)
et 7, galerie Vivienne, Paris

Envoi franco du Catalogue illustré. Ecrire à Gambail.

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable nom

ON TROUVE à la pharmacie des Terreaux :

Sachet préservatif du choléra 1 f.
Vinaigre phénique, toilette 0 75
Acide phénique parfumé 0 75
Phénol parfumé 0 75

BANQUE GÉNÉRALE

DE LYON

8 et 10, rue de la Bourse

SOCIÉTÉ ANONYME. Capital : 4,750,000 fr.

La banque bonifie

Aux dépôts de fonds remboursables
A vue 2 0/0
A CINQ jours de vue 3 0/0
A six mois 4 1/2 0/0
A un an et au-dessus 5 0/0

Escompte. — Encaissement
Achat et vente de valeurs, Coupons
Renseignements. Emissions

PEIGNES OBERT

Chez les Coiffeurs et Parfumeurs

TRAVAUX DE LUXE	TITRES D'OBLIGATIONS
ADMINISTRATIFS	JOURNAUX
Commerciaux	Labours
ASSOCIATION SYNDICALE	
Des Ouvriers typographes	
IMPRIMERIE NOUVELLE	
52, Rue Ferrandière, 52	
Mémoires	Thèses
REGISTRES	AFFICHES
LIVRETS DE SOCIÉTÉ	LETTRES DE DÉCÈS

AU CHINOIS

PAPIERS PEINTS

Solde exceptionnels, défiant toute concurrence
50 pour 100 de rabais
depuis 18 centimes le rouleau
Rue Centrale, 11, entre l'église Saint-Nizier
et la rue Dubois.

SPÉCIALITÉ

DE

Plissés et Plis crevés

POUR TAILLEUSES

Faits à la main avec baguettes

Ne se déformant pas comme les Plissés à la machine et aux mêmes prix. — Régularité parfaite. — Plissés et Plis crevés jusqu'à un mètre de hauteur.

M^{me} GUICHARD-PEYTER

Rue Ste-Catherine, 15

LYON-TERREAUX